

# itinéraire d'une Juste

Il n'y a qu'auprès de Mouloud Feraoun et de sa littérature qu'Assia Djebar trouvera un devancier du même acabit et avec la même intensité émotionnelle. Pour le second roman de cette seconde trilogie, *Ombre sur l'atane*, c'est la féminité en épreuve, voire en détresse qui se substitue à l'enthousiasme émotionnel de l'accompagnement paternel à l'école. La petite écolière cède la place à Isma la jeune femme cultivée, divorcée et remplacée auprès de son époux par Hajila, une paysanne mariée «sans son accord». C'est alors que la question citoyenne féminine brise le mur du silence et brave l'ostracisme. Cette transition de la domination coloniale à la nécessaire émancipation nationale et citoyenne va se construire sur un ensemble référentiel méditerranéen qui aura longtemps traduit les prométhéennes batailles des femmes contre ce statut tragique qui leur aura été imposé depuis les temps les plus reculés et que le théâtre grec, particulièrement, aura illustré depuis Plaute et Aristophane. Cette inscription de la tragédie féminine dans le texte romanesque djebarien, pour avoir été tardive, aura perdu tout de même son originalité.

En effet, un génotexte (je préfère le concept de Jacques Berque qui parle de «génomémoire») du tragique féminin s'est mis en perspective dès les premières années de l'indépendance avec des textes fort explicites et parfois violents comme ceux de Fadila Merabet, côté féminin singulier pour bien longtemps encore, et de Rachid Boudjedra, côté masculin pluriel de manière précoce, avec l'entrée en lice des précurseurs de la littérature algérienne d'expression arabophone, à l'instar de Abdelhamid Benhedouga, Merzak Baktache et Djilali Khellal.

Il semble dès lors que le programme éditorial d'Assia Djebar ait accusé un tournant décisif avec l'émergence d'un nouveau paradigme : le féminisme citoyen prenant chez elle et dans sa production le pas sur le féminisme identitaire. Ainsi triomphera dans son nouveau projet éditorial le nombre pluriel sur le genre singulier. Diderot triomphant de Sade. Paradoxalement c'est sur un texte iconoclaste, que cette révolution profonde se réalise. La femme qui pleure sur son sort de semi-émancipée tout en méditant sur son engagement national patriotique efface subrepticement la combattante ou plutôt la supplétive du maquis des seigneurs de guerre.

L'année 1995 voit coup sur coup la publication de deux ouvrages par Assia Djebar. *Vaste est la prison*, un volume de 351 pages, publié chez Albin Michel et *Le blanc de l'Algérie* qui ne compte pas moins de 279 pages chez le même éditeur. Pas si étrange la contiguïté ni la concomitance. Programmées ? Il faut se résoudre à le croire ! La prison et le cimetière sont devenus les lieux de prédilection des Algériens et des Algériennes. La prison c'est une mort en sursis, le cimetière une mort programmée, assurée. Pour la femme, la sordide prison, c'est le lieu de la claustration à géométrie variable, le pays, la tribu, la famille où se fait et se défait toute généalogie féminine. Une grand-mère mariée nubile de 14 ans à un vieillard, une mère éplorée qui, durant la guerre d'indépendance, traverse la Méditerranée pour aller rendre visite à son fils incarcéré en France, une adolescente partagée entre deux cultures qui se retrouve tisseuse de mots et de fragments de mémoire travaillée à l'aune des passions contenues et parcimonieusement avouées à travers les sinuosités d'une langue énigmatiquement tatouée comme une mémoire ballottée par les souvenirs de tendresse et de douleur. Devenue narratrice adulte et diseuse de bonne aventure, l'adolescente d'autrefois redonne vie à ses amis, des moments de lecture qui lui ont

tenu compagnie dans l'intimité du boudoir : Camus, Amrouche, Fanon, Sénac, Mammeri, Kateb, Djaout qui venait à peine d'être assassiné à Alger. C'est sans doute ce dernier qui réveille le cortège qui s'ébranle pour faire la balade des cimetières, ces lieux de cette mort qui avait obnubilé les fondateurs et qui donne à l'écrivaine l'occasion de revenir sur la guerre devenue civile et fratricide avec l'indépendance du pays. Cette évocation, in absentia, à partir de la Californie symbolisant le Nouveau Monde, n'est pas sans poser quelques questions et observations.

Rappeler le monde des morts à partir du «Far West», espace génocidaire si besoin est de le rappeler, est une fine subtilité que la romancière se paie en clin d'œil. Et quelle symbolique ! Les «chers disparus», morts de l'histoire culturelle de l'Algérie dont il est question, sont des enfants de la terre algérienne, y compris le petit «pied-noir» (de Belcourt d'Alger et non l'un des génocidés des montagnes des Appalaches aux Etats-Unis). *Le blanc de l'Algérie* (1995), rare œuvre littéraire qui s'attaque à chaud et à vif au terrorisme et à la guerre, réajuste l'image de l'écrivaine qui gagne en notoriété et en courage.

La publication concomitante de ce roman-essai avec un autre titre très évocateur, *Vaste est la prison*, permettra d'imposer une lecture de ce livre sur le génocide comme un rappel de la barbarie qui a pris dans les expéditions coloniales ses premiers élans pour se perpétuer jusqu'à l'actualité la plus tragique.

Il est pourtant un texte fort problématique que publiera Assia Djebar pour couper cet intermède génocidaire de la décennie (1989-1999). Texte de conjoncture et de participa-

**A cette école coloniale, Kateb opposera l'école du soir du FLN dans les cellules des prisonniers, et ce, dans son théâtre qui donne à méditer sur un Cadavre encerclé -1954 - en un Polygone étoilé -1966. Mais le plus incisif contre cette entreprise de «dépersonnalisation» sera Malek Haddad qui, au lendemain de l'indépendance, rangera définitivement sa plume «sergent major» dans son pupitre.**

tion à une entreprise citoyenne et libertaire, *Loin de Médine* (1991) annonce un nouveau programme éditorial. Le réveil de l'islam politique en Iran, au Soudan et en Afghanistan (1980) qui a précédé de peu la chute de l'empire soviétique (1989) ouvre ainsi une perspective de réflexion et de travail sur le champ éditorial qui se focalise sur les réalités du sursaut turbulent post-indépendance dans tout le monde de la périphérie post-coloniale. La littérature d'Assia Djebar en porte-t-elle des traces ? C'est que le modèle citoyen vient de loin et de manière insolite bien que fort habilement reconstruit à travers une trame romanesque qui s'impose l'économie de la rigueur de l'histoire et se passe de toute référence.

C'est aux origines mêmes de la nouvelle civilisation née avec la troisième grande religion révélée – l'islam – que prend ses sources et inspirations la reconstruction de la logique de légitimation. Assia Djebar semble être en synergie avec l'actualité qui voit monter dans tous les pays de religion musulmane un profond et impétueux mouvement de reconsidération de la légitimité des pouvoirs gestionnaires de l'Etat et des communautés de fidèles. Nouvelle citoyenneté ? Nouveau contrat social ou plutôt nouveau contrat communautaire ? Il n'est pas inutile ni interdit de s'interroger sur ce nouveau paradigme. Et si c'était l'aube d'une ère nouvelle pour une nouvelle conception du lien social symbolique ?

**Le syndrome linguistique d'Esopo**

*Loin de Médine* semble avoir grillé les doigts de la romancière. Le sujet est aban-



Photo : DR

Assia Djebar, une romancière confirmée et consacrée.

donné, classé, archivé, enterré. La guerre du foulard en France focalise l'attention des médias, et Assia Djebar a entre-temps appris que le *hidjab* avait été, par «sunna», imposé par le Prophète Mohamed Ibn Abdellah à ses épouses, rien qu'à ses épouses. Le piège de la polémique menaçait dès lors toute référence à cette féminité singulière de la périphérie de la prophétie. L'affaire du *Da Vinci Code* venait de verser dans le monde éditorial un ouvrage sulfureux de grande proximité avec la thématique sensible. Assia Djebar esquivait avec délicatesse et prudence. Le sujet est abandonné, classé. A défaut

de constat de *tohu-bohu* (*Ces voix qui m'assiègent*, 1999) espèce de plongée dans les abysses de la mémoire écrivaine pressentant tragiquement le dépérissement de l'outil de travail, ici la langue francophone. Mais un sursaut se réalise.

La langue française renaît en Algérie dans les discours officiels et confortant la langue éditoriale. Mieux encore, un accord intergouvernemental programme une année algérienne en France qui n'aura pas la suite escomptée en réciprocité. Paradoxalement, c'est en cette année même de l'Algérie en France, qu'Assia Djebar publie un roman-épitaphe de la langue française, *La disparition de la langue française* chez Albin Michel, 2003. Berkane, Un émigré, revient à La Casbah de ses origines et celle de Pépé le Moko. Vingt ans après, il ne reconnaît plus son pays. Cet amer constat se tisse sur une trame romanesque qui semble l'avoir prédestiné. Un souvenir de lecture et un puissant sentiment de culpabilité se profilent derrière ce constat et sème un trouble, voire une ambiguïté.

Le spectre du commandeur Malek Haddad, pourfendeur de la francophonie, se présente de nouveau post-mortem. Mais l'originalité du traitement de ce traumatisme c'est d'être construit sur une intrigue romanesque amoureuse qui laisse légitimement penser à une intertextualisation très forte frisant le plagiat. *Les nuits de Strasbourg* (Actes Sud, 1997 et 2003), un roman qui rappelle à s'y éprendre *Le quai aux fleurs* de Malek Haddad.

Le schéma narratif semble avoir été inversé dans une perspective iconoclaste. En 1995, une Algérienne, Thelja, laissant mari et enfants à Alger, va retrouver son amant François à Strasbourg, son aîné de vingt ans, et vivra intensément avec lui neuf nuits. Nous sommes en pleine période de trouble terroriste et l'Algérie est dans la tourmente.

Femme courageuse et intègre, romancière confirmée et consacrée, Assia Djebar partage, certes, avec certains écrivains le statut de commandeur des arts et des lettres françaises, voire la légion d'honneur, mais elle a réussi ce dont beaucoup rêvent à en mourir : l'immortalité académique. Elle l'a arrachée. Elle l'a gagnée. Et c'est justice de compter parmi les grands, Michel Butor, Michel Serres, Claude Levi-Strauss, Eric Orsena, Jean d'Ormesson et j'en oublie sans doute d'aussi illustres !

**M. L. M.**

(\*) Professeur de l'enseignement supérieur, écrivain. Vice-président du Conseil scientifique de l'Académie africaine des langues.